

P. Dr. LUDGER HORSTKÖTTER O. Praem, *Die Abteikirche in Hamborn*, Walter Braun Verlag Duisburg 1975, 160 S. Text, 124 Abbildungen, Preis 22 DM.

P. Ludger Horstkötter, der ein gebürtiger Hamborner und seit 1963 Mitglied der Abtei ist, hatte bereits 1967 eine Doktorarbeit über die « Anfänge des Prämonstratenserstiftes Hamborn und seine Entwicklung in den ersten Jahrhunderten » geschrieben (besprochen in der Anal. Praem. XLIV, 1968, 135/137). Er hat nun auch nach jahrelanger Forschungsarbeit eine ausführliche Bau- und Kunstgeschichte geschrieben, von dem was Hamborn zu bieten hat : den romanischen Kreuzgangrest und eine bescheidene, oft zerstörte Kirche mit romanischem Turm. Es finden sich dort aber auch andere Kunstgegenstände, darunter unerwartete Dinge : ein in Reichenstein 1520 geschriebenes Ordensgraduale, eine schöne Barockmonstranz von 1710, drei prächtig gestickte Ornate aus dem 16. Jahrh., einige gute Gemälde aus der Barockzeit, das Haupt des hl. Bischofs Ludolf von Ratzeburg. Der Stab des letzten Abtes, K.A. v. Beyer befindet sich nun im Kölner Domschatz. Es ist zu bedauern, daß der schöne barocke Hochaltar schon 1905 zugrunde ging, und daß eine ganze Anzahl Abtporträts, die in Goch ausgelagert waren, 1945 mit dieser Stadt verbrannt sind, ohne daß man vorher Photos davon gemacht hätte. Zwei Dinge sind noch zu klären : Nr. 17 schreibt der Autor, daß die Kirche um 1875 « gründlich restauriert und neugotisch eingerichtet worden sei », bei Nr. 126 wird eingehend der barocke Hochaltar beschrieben, der 1905 verbrannt ist. Auf dessen Photo Nr. 16 sieht man deutlich, daß auch die übrige Kircheneinrichtung nicht neu-gotisch, sondern barock war. Bei Nr. 29 heißt es : « Papst Johannes verlieh 1960 der Kirche die Würde einer Propsteikirche, seitdem trägt der jeweilige Pfarrer den Titel und die ehrenden Insignien eines Propstes ». Welche Insignien sind das ? Was ist damit gemeint ? In Norddeutschland bekommen die Pfarrer von größeren Stadtkirchen mitunter diesen Ehrentitel. Aber anderswo ist das völlig unbekannt. In Süddeutschland und Osteuropa ist ein Propst nichts anderes als das Oberhaupt eines Dom- oder Kollegiatkapitels, als Klosteroberer nur infulierter Prälat eines Augustinerchorherrnstiftes. Die meisten Leser wissen also mit diesem Hamborner Ehrentitel nichts rechtes anzufangen, eine nähere Erklärung wäre erwünscht gewesen.

Das ansprechend ausgestattete Buch ist eine wertvolle Bereicherung der rheinische Kunsttopographie wie der Ordensliteratur.

N. BACKMUND, O. Praem.

Ewald JAMMERS, *Das Alleluia in der Gregorianischen Messe. Eine studie über seine entstehung und Entwicklung* Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen. Heft 55. Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung. Münster Westfalen, 1973, 172 pp.

Se basant sur une bibliographie bien choisie (pp. 163-165), le professeur allemand Ewald Jammers (1897) introduit avec compétence le lecteur dans le domaine de l'histoire (origine et développement) d'un chant, auquel toutes les liturgies chrétiennes d'orient et d'occident accordent une place d'honneur. L'Alleluia !

Le mot alleluia est composé de la particule hébraïque Hallelu — « louez » — et de Yâh, abréviation du nom de Jahwe (p. 24). Son origine est antérieure à l'ère chrétienne.

Sorte d'acclamation triomphale, on le trouve dans le livre de Tobie, dans une vingtaine de psaumes de l'époque davidique et dans l'Apocalypse de Saint-Jean. Vers 200, l'apologiste latin Tertullien, non cité dans l'ouvrage, et plus tard Saint Augustin et Saint Jérôme, témoignent de l'usage de l'Alleluia dans l'office chrétien. Pour tous ces auteurs l'Alleluia représente un chant de joie. « Dicamus quantum possumus Alleluia ut semper dicere mereamur. Ibi cibus noster alleluia, actio quietis alleluia, totum gaudium alleluia erit, id est, laus Dei » (p. 16).

Chose certaine, au V^e siècle on le chantait déjà à Rome à toutes les messes du Temps Pascal tandis qu'à l'origine, selon Sozomène, « Romae quotannis semel canitur Alleluia, primo die Paschalis festivitatis » (p. 10, 139). Saint Grégoire le Grand étendit lui-même l'usage du « chant jubilatoire de l'Alleluia » à la plus grande partie de l'année liturgique. Pour donner à l'alleluia un caractère plus solennel, on ajoutait à la fin du mot une vocalise. C'est le neuma ou jubilus, connu aussi sous les noms de jubilatio, de melos ou melodia (cfr. p. 72).

Il y a aussi la « *Melodia secunda* » qui n'est que la toute première forme du jubilus. Prof. Jammers écrit : « Ihre Herkunft möge im Dunkeln gelassen werden. So wenig aber eine unmittelbare Übernahme von volksmelodien zu vermuten ist, so sehr ist sie doch volksnah gewesen, vielleicht dank einer allgemein üblichen oder beliebten Technik der « fortschreitenden Variation » (p. 81).

Cassien signale que cette vocalise se pratiquait déjà au IV^e siècle chez des moines égyptiens.

Dans la liturgie mozarabe et milanaise on connaît encore des jubili comportant plus de 240 notes par syllabe. Dans la musique grégorienne ces jubili sont réduits au maximum de 70 notes par syllabe (cfr. le mot Jerusalem de l'Alleluia du dixième dimanche après la Pentecôte). Le Graduel Vatican actuel (1908) comporte 237 chants d'alleluia dont une grosse centaine sont d'origine ancienne. Les autres ont été ajoutés plus tard.

Dans la liturgie romaine on connaît deux sortes d'alleluias :

1. l'Alleluia antiphonique, qui encadre le texte d'une antienne ou la conclut,

2. Le verset alléluiatique de la messe.

Ce dernier se présente ainsi : A intonation de l'Alleluia, reprise + jubilus, B le verset, A reprise de l'Alleluia + jubilus (cfr. p. 122).

En terme musicale on parle de la forme A B A.

Dans les liturgies orientales, l'Alleluia est joint à l'évangile, ou à la Grande Entrée, ou au Cheroubicon (long chant mélismatique qui accompagne la procession des oblats lors de la Grande Entrée), ou à la Communion et même à la messe des morts.

Dans la liturgie gallicane, l'alleluia apparaît aussi dans le texte de l'offertoire des funérailles (*Migne*, P.L., t. 72, col. 406).

Même Luther admettra pendant la Réformation l'Alleluia dans les *Formulae Missae*. Il écrit (*Luthers Liturgische Schriften*. Munchen, 1950 p. 15) : « Das Alleluja ist ein Gesang der Kirchen täglich zu brauchen und nimmermehr niederzulegen, gleich wie wir ohn Unterlaß sollen das Gedächtnis halten des Leidens Christ... »

L'alleluia le plus ancien, serait celui de la messe de minuit de Pâques. Cette messe qui n'a pas de chant introïtal, de Credo, d'offertoire et d'Agnus Dei, remonte à l'aube du christianisme. Même la communion et le postcommunion y sont absentes ! L'Alleluia y prend une place centrale. (p. 21-39) Après l'épître le célébrant chante trois fois l'Alleluia sur un ton de plus en plus élevé ; après lui le chœur le reprend trois fois. Puis le chœur continue avec le verset « Confitemini Domino ». On ne reprend plus l'Alleluia. Pareillement, sauf quelques modifications, à la messe vigiliale de la Pentecôte !

En s'appuyant sur le manuscrit Vat. lat. 5319, ms. comprenant les alleluias chantés avant 680 (p. 68), l'auteur essaie de démontrer l'importance de l'Alleluia des vêpres de Pâques (p. 40). Il en étudie après sa provenance (cfr. p. 58).

Une énumération d'alleluias dans le codex précité suit (p. 67-68). Puis une analyse des alleluias Dominus regnavit decorem (p. 86) et Dies sanctificatus nobis (p. 95). Tous deux, comparés avec l'Alleluia grec O kurios ébasileusen (p. 100) sont très analogues à ce dernier (p. 99) ! Enfin, avant d'entamer le chapitre « Das alleluia nach 700 », l'auteur résume en quelques points les caractères spéciaux de l'alleluia. Les alleluias après 700, ainsi que les alleluias médiévaux « d.h. die nach dem 8. Jh. zumeist im Norden entstandenen Gesänge » (p. 120), qui figurent en grand nombre dans des mss. divers, énumérés par M. Jammers, ont été déjà l'objet d'une étude approfondie. Publiés et commentés par Karlheinz Schlager, ils se trouvent dans l'excellent *Monumenta Monodica Medii Aevi* (MMMA), Bärenreiter/Kassel, 1968, t. VII Il est intéressant de constater la similitude entre certaines pièces musicales du MMMA et celles éditées par M. Jammers. Ils contiennent des mélodies semblables, sauf parfois la note germanique. (cfr. L'Alleluia Dies sanctificatus et celui, reproduit dans MMMA, p. 117. Jammers p. 63, 2^e portée, 5^e groupe de notes, decd — dfcd).

L'emploi de l'alleluia dans la musique polyphonique (l'organum) et dont M. Jammers fait mention à la p. 148 et sv., fut déjà décrit dans un ouvrage de qualité : « Zur geschichte des Mehrstimmigen Proprium Missae bis um 1560 » de J. G. Eisenring (Düsseldorf s.d.). Ce dernier rapporte des détails fort intéressants, non cités par M. Jammers. A signaler quelques petites erreurs typographiques ! Même

dans les reproductions des textes musicaux de l'édition vaticane pp. 128 et 130. On se serait attendu à une liste complète des manuscrits cités et consultés.

Pour terminer il faut rendre hommage à l'infatigable prof. E. Jammers pour cette contribution heureuse ! Il a eu le courage d'aborder et de compiler les textes divers sur l'alleluia.

En ce temps, où la liturgie romaine — elle seule — fut privée de toute sa splendeur soi-disant superflue et où le chant propre de l'église romaine catholique fut remplacé par des babioles musicales, ce travail révèle de nouveau la grandeur incontestable et durable de ce « cantus planus ».

G. HUYBENS.

Hansjacob BECKER : *Die Responsorien des Kartäuserbreviers*. Untersuchungen zu Urform und Herkunft des Antiphonars der Kartause. — Münchener Theologische Studien, 39 Band, München, Max Hueber Verlag, 1971, XLIII - 340 pp.

Le dr. Becker (1938) assistant au « Seminar für Liturgiewissenschaft » à l'université de Munich et auteur de différents articles érudits, expose ce qui concerne la Liturgie Cartusienne depuis ses origines jusqu'à nos jours. Quoique Dom Amand Degand eût approfondi la liturgie des Chartreux (*Dictionnaire d'archéologie et de liturgie*, t.III, 1913, col. 1045-1071), l'auteur a consacré 88 pages à « die Geschichte und die Gestalt der Kartauserliturgie ». Il m'écrivit (lettre du 8-IV-1972) « Comme il n'y a jusqu'au moment aucune monographie sur la liturgie cartusienne en général et que j'ai trouvé beaucoup de choses qui ne se trouvent pas dans l'article de Degand, il ne me semblait pas inutile de donner une courte description du cadre dans lequel les répons sont à voir. » La biographie étendue de Saint Brunon fondateur et inspirateur de la vie cartusienne, — *vita eremitica usibus coenobiorum aliquantulum temperata* (p. 27), — et les détails sur Hugues évêque de Grenoble, Guigues cinquième prieur de la grande Chartreuse et Anthelm, le second successeur de Guigues, sont bien déterminés. Quant à l'office : à la différence des ordres cénobitiques qui font de la célébration de l'office une œuvre commune, les Chartreux ont toujours récité une partie notable de l'office en cellule. Cependant on connaît deux types différents d'offices (p. 51) à savoir l'office canonical, — 9 leçons, — aussi « *cursus romanus* » et l'office bénédictin, — 12 leçons, — appelé « *cursus monasticus* » (p. 51). Le Bréviaire cartusien comme celui des bénédictins et des Cisterciens, appartient au groupe des bréviaires monastiques (p. 51). A côté des chants antiphoniques et responsoriaux on discerne les Hymnes (p. 74). L'Office cartusien, à l'origine, s'écarte de l'office bénédictin en ce qu'il n'admet pas les hymnes (Degand, *op. cit.*, col. 1050). (Cette pratique était aussi celle de l'Eglise de Lyon). Par une décision d'un second chapitre général